

isolement, des soins que réclamait son état et qu'il ne recevait peut-être pas ; mais plus que tout cela, l'idée qu'il était hors de la voie du salut, de laquelle il s'était écarté depuis de longues années, me causait une angoisse difficile à exprimer. Je ne pouvais aller le voir, et pour ses devoirs religieux, à qui recommander le cher agonisant, dans un hôpital protestant ? Je dis donc encore à la bonne sainte Anne que, puisqu'elle avait commencé l'ouvrage, elle devait le conduire à bonne fin, ne pas laisser mourir la brebis perdue sans l'avoir ramené au bon Pasteur qui guérirait toutes ses blessures en l'approchant de son Divin Cœur. Cette fois encore, sainte Anne se montra mère aimante et généreuse ; elle arrangea si bien les choses que j'eus la consolation d'aller à New-York avec une de nos sœurs et une dame que je considère et regarde comme une providence visible à mon égard, et à laquelle j'aime à donner ici un témoignage de sincère reconnaissance pour tous les services qu'elle m'a rendus. J'ai donc retrouvé mon frère, mais, mon Dieu, dans quel état.. il avait tout oublié..... tout abandonné !..... Après l'avoir fait transporter, malgré sa grande faiblesse, dans un hôpital catholique, sous la direction de bonnes et saintes religieuses, je le préparai doucement à la mort qu'il croyait bien éloignée ; puis ne pouvant rester auprès de lui jusqu'à ses derniers moments, je le quittai, non sans émotion de part et d'autre, après l'avoir confié aux soins charitables d'un Révérend Père Jésuite qui le visita régulièrement et me remplaça.

Quinze jours après mon retour à Québec, le Rév. Père m'annonçait que le cher *Olivier* était mort en bon chrétien, regrettant le passé et espérant dans la miséricorde infinie du Dieu qu'il avait servi dans sa jeunesse.

Grâces soient rendues à la bonne sainte Anne !

UNE SŒUR DE LA CHARITÉ.

Québec, 12 janvier 1886.